

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Polar et littératures de l'imaginaire

Laurence Pelletier, Stéphane Picher and Ariane Gélinas

Number 170, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, L., Picher, S. & Gélinas, A. (2018). Review of [Polar et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (170), 40–45.

De noir et de rose

Laurence Pelletier

À l'heure où les disparitions de jeunes filles hantent l'actualité québécoise, le roman noir de Christian Giguère résonne d'un écho étrangement opportun.

À partir de mai 2017, David Lynch faisait paraître sur la chaîne américaine Showtime les dix-huit derniers épisodes de sa télésérie culte *Twin Peaks*, qui s'était interrompue en 1992 sur les paroles prophétiques du fantôme de Laura Palmer – jeune fille *all-american* dont l'assassinat entraîne toute une communauté dans les dédales mélodramatiques d'une enquête policière aux exhalaisons de *soap opera* : « *I'll see you again in 25 years.* »

Si l'esthétique néo-noire du réalisateur a séduit toute une génération, Christian Giguère fait d'emblée du récit lynchéen le code source de son héroïne, Kat Vandale. Incarnation de toutes ces adolescentes fugueuses, enlevées et assassinées au Québec au cours des dernières années, de toutes ces jeunes filles de bonne famille sombrant dans l'univers de la prostitution, elle fait surgir, par le trou que laisse l'événement de sa disparition dans le roman, une profusion de signes, de tropes et de clichés qui se superposent à l'artifice de son nom, Kat Vandale.

Quelque part en Amérique du Nord

C'est l'histoire d'une jeune fille disparue. Le mystère de son absence met au jour les intrications du crime organisé et de la politique québécoise, alors que son amie, son *pimp*, ses clients, son professeur de littérature et amant, se mettent à sa recherche.

Dans un univers qui se déploie à l'aune de la fatalité, où la corruption, l'exploitation et la violence sont les seuls rapports qui font loi, *La disparition de Kat Vandale* donne à penser une postmodernité qui arime une théorie du complot tout américaine à une culture à la mode française. En cela se circonscrit peut-être la spécificité d'un imaginaire criminel québécois, alors que les personnages de gangsters de Rivière-des-Prairies – qui sont taillés à l'image tantôt du rappeur Tupac, tantôt du mafioso Michael Corleone – côtoient des jeunes filles des banlieues capables de dissenter sur les œuvres de Michel Tournier et Baudelaire, leurs faux sacs Hermès au bras.

À cet égard, *Laura la voisine agace*, titre du film porno dans lequel Kat tient la vedette, où elle exprime son « don pour les poses vicieuses » et son « magnétisme ahurissant », cristallise sans doute l'ambition d'accommoder le phénomène *white trash* aux saveurs locales. Ce film, se superposant à la vidéo du viol collectif de la protagoniste, est l'occasion d'un choc des cultures, où les Franco-Québécoises, les racketteurs haïtiens et le crime organisé sicilien sont liés par la sémiotique du capitalisme avancé. La cryptomonnaie sert ainsi à la transaction de fred_hampton69 sur Garmonvozia, plateforme de diffusion entretenue par un producteur de porno qui écrase ses mégots dans « un petit cendrier moulé sur la vulve de Jenna Jameson ».

Cryptologie d'une intrigue

L'absence de Kat se retrouve dès lors compensée par l'extrême visibilité des objets, des références et des codes culturels : les allusions à *Twin Peaks* se doublent de celles à Vandal Vixen, la reine de l'éjaculation féminine ; la biographie d'Andy Warhol répond à un documentaire sur Ken Burns ; le champagne Cristal accompagne la prise de MDMA ; la chanson *Lone Me a Dime* de Boz Scaggs est mise en écho avec la technopop de Grimes. Chacun des personnages porte ainsi sur lui, avec lui, le nom d'un artiste, d'un livre, d'une pièce musicale fétiches, définissant une mosaïque qui se déploie alors que chaque prénom succède à un autre au fil des chapitres de ce roman polyphonique.

Il semble toutefois que leur caractère tout en surface ne trahisse l'uniformité et la superficialité de l'écriture de Giguère. « Mario Groulx se sentait comme son idole, Richard Blass dit "Le Chat". Une voix masculine dans sa tête lui criait : *You're the man!* », lit-on dès les premières lignes. Tel un présage qui porte une ombre sur la lecture, à l'instar de cette voix dans la tête de Mario, une narration monolithique s'impose chez chaque personnage et peine à se moduler et à prendre le pli de la diversité des points de vue.

Les icônes culturelles et nationales qui, dans leur subversion, constituent le génie tant prisé de David Lynch, ne sont que purs fétiches dans ce roman. La dissonance du style et le kitsch perdent leur horizon esthétique et le ton tapageur, associé à l'évidence des dialogues, a un effet irritant pour la lectrice ou le lecteur qui y trouvera tantôt une certaine complaisance dans le *name dropping*, tantôt un didactisme bien-pensant. Si les signes et les nombreuses références artistiques auraient pu être utilisées pour crypter le récit, ajouter au mystère, ici, elles trivialisent et désamorcent l'intrigue. Pas de suspense pour cette histoire dont la clé aurait pu être moins hasardeuse.

Néanmoins, *La disparition de Kat Vandale*, où le rose des filles file dans le noir d'un climat sordide et scabreux, a cette capacité de saisir un momentum de l'actualité québécoise. ♦



☆☆
Christian Giguère
La disparition de Kat Vandale
Montréal, HélioTropé
2018, 208 p., 21,95 \$

Le dernier des terroristes ?

Stéphane Picher

Enquête, roman social ou encore polar écologique ?
Les étiquettes n'ont pas d'importance quand l'ensemble est réussi.

La ville allumette commence sur plusieurs chemins, apparemment sans liens, mais qui se croiseront à mesure que l'intrigue progressera. L'auteure nous raconte ces différentes histoires en naviguant avec aisance de l'une à l'autre. Il y a d'un côté Judith Allison, sergente-déetective en stage de contre-terrorisme à Hull, rapidement appelée à collaborer avec la GRC sur des cas récents de vandalisme qui pourraient préfigurer bien pire. D'un autre côté, on suit les mésaventures de Reynald Plourde, petit magouilleur et homme d'affaires exilé au Nunavik, qui a des projets d'expansion ambitieux. Et risqués. Et enfin les plans d'abord mystérieux de Jacob Lebleu, un vieil « activiste » (ou terroriste, selon le point de vue) aux revendications sociales et écologistes que les lecteurs (et la protagoniste) ont déjà pu croiser dans l'un des précédents romans de l'auteure, *L'activiste : le jour des morts* (VLB, 2015).

Le feu aux poudres

La « ville allumette » du titre est le surnom du Vieux Hull, où les maisons des anciennes familles ouvrières ont presque toutes été achetées dernièrement par un promoteur immobilier en l'espace de quelques mois. Certains résistants refusent de vendre, tels de proverbiaux irréductibles Gaulois. Par petites touches, Martineau construit quelque chose du roman social et écologique. Ces familles autrefois exploitées, aujourd'hui achetées, qui ont vécu dans des conditions précaires, qui s'en souvient ? Les exploits de l'activiste Lebleu et de ses complices, d'abord simple vandalisme, puis incendies, explosions et meurtre ne sont pas une simple vengeance, plutôt un manifeste désespéré.

La détective Allison adhère peu à peu à ce point de vue, même si son métier consiste à protéger les citoyens, dont les plus riches, même les plus louches. C'est l'une des forces du livre de ne pas avoir séparé de façon manichéenne ces perspectives. On ne poursuit pas ici un malade ou un génie du crime aux motifs tordus, mais un vieux révolutionnaire qui a refusé de se convertir, un homme aux principes inébranlables. Allison, qui a connu le Vieux Hull (un simple quartier du nouveau Gatineau depuis les fusions municipales forcées), comprend les valeurs de l'activiste ; mais elle sait de quoi il est capable pour l'avoir croisé autrefois, et veut l'arrêter plus que tout.

Protéger les riches et les autres

Les chapitres qui se passent au Nunavik, où l'intrigue se déplace pour suivre complices et ennemis de Lebleu, sont l'occasion d'une réflexion incarnée sur les conditions de vie dans le Grand Nord, sur le racisme, la violence (notamment vis-à-vis des femmes), le crime organisé. Un constat se dessine clairement : les autorités ont presque complètement abdiqué. L'auteure réussit à le démontrer sans nous livrer un discours prêcheur, simplement en

nous faisant vivre de façon dramatique, réaliste, les conflits à l'œuvre. L'expérience de Maureen Martineau avec l'ONG One Drop, qui développe des projets d'accès à l'eau potable dans le monde (elle qui fut aussi comédienne et metteuse en scène !), est certainement pour quelque chose ici.

Tout comme les différentes intrigues, qui peu à peu n'en formeront qu'une, Martineau pratique simultanément et avec bonheur plusieurs « sous-genres » du polar, si on veut y mettre des étiquettes. Il y a quelque chose du *procedural*, comme on dit dans la langue de Sherlock, c'est-à-dire le roman d'enquête policière proprement dite, métissé comme on l'a vu de roman social et écologique. Puis on s'approche du thriller à mesure qu'on va vers la fin. Mais attention, le roman n'est pas un simple assemblage et fonctionne parfaitement comme ensemble.

Dire que le style de *La ville allumette* est efficace ne lui rendrait pas vraiment justice. Martineau semble renoncer à « faire littéraire » pour laisser l'intrigue nous tirer en avant. Trop souvent ce choix stylistique produit une bouillie navrante ; je pense par exemple à Michael Connelly, que ses traducteurs français se démènent pourtant pour améliorer. C'est loin d'être le cas ici. Les phrases paraissent avoir été « travaillées pour que le travail ne se voie pas », pour citer Jacques Poulin de mémoire. À part un occasionnel synonyme à notre avis inutile, placé sans doute pour éviter les fameuses répétitions honnies par des générations de profs de français, l'écriture de Martineau est impeccable. Maintenant, est-ce qu'on n'aurait pas préféré, pour notre bonheur personnel, un livre plus écrit, plus stylisé, résolument littéraire ? Peut-être bien ; mais ce serait une exigence bien injuste. Il faudra aller voir ailleurs pour cela.

Il n'y manquait pas grand-chose pour emporter complètement notre adhésion : plus de passion, peut-être, un plaidoyer encore plus engagé, plus *enragé* pour l'écologie, pour les désemparés de ce monde ? Ou mieux encore : contre le Capital et ses valets politiques. ♦



☆☆☆

Maureen Martineau

La ville allumette.

Une enquête de Judith Allison

Montréal, VLB.

2018, 392 p., 29,95\$

Pourri mais pas très goûteux

Stéphane Picher

Richard Ste-Marie s'aventure dans le polar sans son protagoniste habituel Francis Pagliaro. Un noble risque aux résultats mitigés.

Ayant lu et apprécié presque toute l'œuvre policière de cet auteur au parcours fascinant (il fut musicien et professeur d'arts visuels avant d'être « polardeux »), j'avais placé haut mes attentes en commençant la lecture du nouveau Richard Ste-Marie. Mais c'est bien connu : c'est ainsi qu'on se prépare aux plus grandes déceptions.

De ton fils charmant et clarinettiste raconte l'histoire d'un flic pourri proche de la retraite, Marcel Banville, peu pressé d'en finir avec son métier pour la bonne raison qu'il a peur de s'ennuyer après. Voilà pourquoi il développe peu à peu un intérêt inhabituel pour sa dernière enquête, le meurtre d'un prêtre et sa mise en scène sordide, bientôt compliquée par d'autres cas semblables. Mais l'affaire est plus tordue que prévu, et pourrait être liée à de vieilles histoires qui le concernent, de près ou de loin ; quand vient le moment d'en confier la suite à son jeune partenaire pas particulièrement dégourdi, Banville ne se fait donc pas prier. Personne ne juge d'ailleurs à propos de lui demander de retarder sa retraite.

Malheureusement, c'est un peu comme si le mauvais flic avait déteint sur le roman.

Assez vite, toutefois, l'ennui anticipé vient lui rendre visite, et cette dernière enquête a ouvert dans son esprit une porte vers son passé qui ne veut plus se refermer. Sa mère était croyante et fréquentait assidûment l'église ; elle s'est enlevé la vie quelques années auparavant, le laissant sans explication. Il a croisé dans les dossiers des noms qu'il reconnaît, dont celui d'un curé qui venait les visiter. Peut-être que fouiller un peu dans ce passé presque oublié serait la bonne chose à faire ? Il entreprendra donc des recherches de son côté ; comme il s'embarrasse encore moins de faire les choses dans la légalité qu'avant de rendre son insigne, il découvre vite certaines vérités que ses anciens collègues ignorent encore...

Bon flic mauvais flic

La plus grande différence entre ce nouveau Ste-Marie et les précédents est l'absence de Francis Pagliaro (présent dans les quatre polars de l'auteur), un policier intègre et attachant, remplacé ici par le sinistre Marcel Banville. Malheureusement, c'est un peu comme si le mauvais flic avait déteint sur le roman. Ce Banville est dur à saisir ; on n'arrive pas à l'aimer, mais pas exactement à le détester non plus. Pendant la plus grande partie du livre, il ne semble pas vraiment impliqué dans sa propre vie. C'est lui qui raconte, et pourtant on ne sent pas sa motivation ou ses émotions ; la peur de l'ennui, certes, l'appât du gain, certainement, le goût du risque aussi. Mais on

dirait que l'écrivain se contente de surfer là-dessus. L'écriture reflète cette distance, le narrateur est cynique, froid en apparence, sauf quand il est blagueur ou baveux (souvent les deux). On ne comprend pas forcément le pourquoi de ce détachement. Dans un texte qui pourrait être une sorte de « confession » ou de bilan, on imaginerait le narrateur plus ouvert, plus transparent. Le personnage de Pagliaro, attachant et crédible, nous manque ici ; sa droiture était comme une référence, une boussole. Le fruit pourri Marcel Banville ne nous convainc pas de le suivre.

Quand le métier ne suffit pas

Le livre est loin du ratage total, par contre ; l'ensemble se lit non sans plaisir. L'auteur n'a pas brusquement perdu son métier entre deux romans, et il sait nous entraîner dans le Limoilou des dernières décennies du siècle dernier, celui de son enfance et de la jeunesse de Banville. L'enquête elle-même et ses thématiques (corruption, magouilles fiscales, pédophilie) sont suffisamment intéressantes pour conjurer l'ennui. J'ai particulièrement aimé le trop bref portrait d'une certaine police corrompue du Québec des années 1980, portrait qu'on imagine en grande partie fictif, mais pimenté çà et là d'anecdotes historiques (on y rencontre le véritable policier-cambrioleur-meurtre Serge Lefebvre, autrefois de la police de Sainte-Foy, connu pour avoir assassiné deux collègues quand on l'avait pris sur le fait). C'est dans ces moments que l'amour de l'auteur pour son sujet transparait et nous contamine. Une attachante galerie de personnages secondaires vient également ajouter de la couleur et de l'humour au roman, comme ce Roger Fruchier, barman français qui sert d'intermédiaire dans toutes sortes de trafics ou encore Charles McNicoll, un mécène et peut-être aussi un tueur à gages, qui ne semble pas avoir d'existence officielle... On se plaît même à espérer les recroiser dans un futur livre.

La fin du roman est assez forte, avec une symbolique quasi fantastique. Le narrateur a découvert des choses sur sa vie à plusieurs points de vue, il en sortira sans doute transformé. Mais en chemin il nous a un peu négligés, on n'a pas su quoi penser de son aventure, qui nous laisse à peu près intacts. Et plutôt déçus. ♦

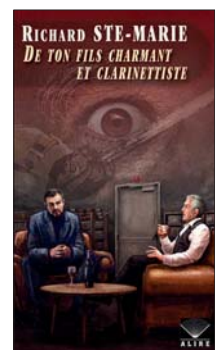
☆☆

Richard Ste-Marie

De ton fils charmant et clarinettiste

Lévis, Alire

2018, 272 p., 25,95 \$



Lunes bleues

Ariane Gélinas

Québécoise installée dans l'Ouest, Lyne Gareau signe son premier roman avec *La librairie des insomniaques*. Ses ports d'attache, Vancouver et l'île Saturna, sont au centre de l'intrigue.

Le roman nous emmène dans ce qui ressemble à une Vancouver futuriste. Si la ville n'est pas nommée, des indices laissent supposer que nous nous trouvons bel et bien dans la métropole portuaire de l'Ouest. Là, les sans-abri sont pourchassés par l'entreprise Sécuricorpo, les drones sont légion, la collecte d'eau de pluie est interdite, et planter des graines fertiles relève du terrorisme écologique. Ex-enseignant, Alexandre Tremblay évolue dans cet univers contrôlé, « réfugié dans l'ordinaire comme dans un cocon », en anesthésiant volontairement ses sens. Depuis la Rectification, les cours sont en effet dispensés par ordinateur, et des gardiens sont embauchés pour châtier les élèves qui ne travaillent pas assez. L'homme a dès lors choisi de devenir un ermite urbain.

Une nuit, alors que l'insomnie le taraude, Alexandre se remémore l'une de ses passions de jadis : les librairies. Il décide de sortir de son logis spartiate et, sur un coup de tête (ce qui ne lui ressemble guère), suit parmi un labyrinthe de ruelles un chat gris, qui le conduit dans un quartier dérobé de la cité. À l'instar des nouvelles *La ruelle ténébreuse* de Jean Ray et *La bouquinerie d'Outre-Temps* d'André Carpentier, ce passage mène Alexandre dans un ailleurs fantastique, où « tout était pareil et pourtant subtilement différent. Et la nuit avait une nouvelle saveur. Indéfinissable ». L'homme parvient à un commerce pour noctambules, la Librairie des insomniaques. Sur ses incroyables rayonnages, des ouvrages clandestins apparaissent par magie, et les livres trouvent eux-mêmes leurs lecteurs.

Alexandre y rencontre une faune singulière, intemporelle : Viateur, le libraire, Myriam, une pianiste dont la présence le galvanise, Julie-Anne, l'écrivaine en résidence... S'ajoutent bientôt à ces protagonistes le chauffeur de taxi Balwinder et Frank, l'un des anciens élèves de l'ex-enseignant. Tous ces personnages, bien élaborés, denses et crédibles, vivent hors du monde. Ils habitent en quelque sorte un *interstice fantastique* où se rassemblent les proscrits du gouvernement autoritaire en place : « Les intellectuels, les rêveurs, les environnementalistes, les artistes... tous, de nouveaux ennemis. »

L'ex-enseignant se cantonne néanmoins dans sa position d'ermite, réfugié dans « l'état de banalité ultime auquel il aspir[e] ». Ses pas le portent pourtant inlassablement jusqu'à la Librairie des insomniaques, pleine lune après pleine lune – y compris lors de la treizième lune annuelle, la « lune bleue ». Par amitié, ses nouveaux acolytes envisagent de le conduire sur une île déserte (lieu de prédilection des solitaires, selon eux), par-delà les déversements des pétrolières. Est-ce que cet exil sera définitif ? Funambule aux envolées feutrées, Lyne Gareau nous guide vers une fin magnifique (avouez que, vous aussi, vous auriez suivi le chat gris).

À l'enseigne des étoiles vives

Ouvrage généralement soigné, *La librairie des insomniaques* est porté par la plume délicate de l'auteure, émaillée de touches poétiques. Bien que les figures de style soient le plus souvent maîtrisées, certaines images ne sont pas toujours justes, par exemple : « Comme un tentacule, une voix vint le chercher », « comme une longue algue qui l'enveloppait de douceur », ou « une pieuvre à l'estomac, Frank mènerait ses amis au sommet de la montagne » (peut-être serait-il préférable d'éviter le lexique maritime). À quelques reprises, les comparaisons se dotent en outre d'un comique discutable, rompant avec l'atmosphère posée et plutôt sérieuse du récit : « Une passante qui lui rappela, étrangement, une banane sympathique ; ou encore, au cours d'une scène dans laquelle Frank et Julie-Anne s'embrassent : « La langue de Frank comme un labrador enthousiaste » ! Ces instants, heureusement rares, tranchent avec l'ambiance fantastique classique élaborée par l'écrivaine, qui évoque (mais moins sur les territoires de l'épouvante) Jean Ray, Daniel Serpine ou Claude Bolduc.

En ce sens, le lecteur pourra s'interroger sur le choix de greffer un cadre science-fictionnel à cette intrigue fantastique qui aurait mieux fonctionné de façon autonome. Le livre possède même des accents « rétro », inactuels... Les éléments liés au futur proche, à une apocalypse écologique, font quelque peu « pièces rapportées ». Après tout, comme l'auteure l'écrit avant le dénouement, au sujet d'Alexandre : « Le merveilleux étalait, encore et encore, ses longs bras pour venir l'attirer vers lui. » N'est-il pas, ce merveilleux, le cœur du récit ? J'incline à penser que oui.

Futur antérieur

La librairie des insomniaques nous convie à un parcours unique dans un futur antérieur, au sein d'un Ouest canadien imaginaire et sensible. Lyne Gareau (dont c'est le premier roman) relève le pari difficile de nous immerger dans des au-delà fantastiques essentiellement lumineux. Cette œuvre chromatique saura plaire aux lecteurs fervents d'un fantastique plus diurne que nocturne. Ne nous invite-t-elle pas entre autres à nous « émerveiller[r] de la grâce d'une crevasse qui se faufile sur les trottoirs » ? ♦



☆☆☆

Lyne Gareau

La librairie des insomniaques

Saint-Boniface (Manitoba), Les Éditions du Bleu

2017, 172 p., 19,95 \$

Comme un souvenir de miel

Ariane Gélinas

La toxoplasmose, infection parasitaire essentiellement véhiculée par les excréments de félins, est à l'origine du titre du neuvième roman de Calvo : *Toxoplasma*.

L'ouvrage de près de 400 pages est publié aux éditions La Volte, connues pour le haut calibre de leurs parutions (*La horde du Contrevent* d'Alain Damasio ou le collectif *Au bal des actifs*, par exemple). En plus d'une couverture à rabats attrayante, la mise en page et la sélection du papier témoignent du souci de qualité constant de la maison d'édition française. Cet écrin magnifie le récit fantastique et science-fictionnel de Calvo, auteure montréalaise d'origine française à l'imagination époustouflante.

L'ensemble de *Toxoplasma* est porté par un mouvement inné, naturel, et une langue savoureuse.

L'écrivaine a choisi pour cadre une île de Montréal assiégée, dont l'effondrement est imminent. Les insulaires sont barricadés dans la Commune, « un caillou lancé dans la mare du futur ». Ils vivent de manière autosuffisante à l'intérieur de cette enclave où l'électricité fonctionne par intermittence et où l'accès à l'eau est difficile. Bon nombre d'habitants consomment de la grume, sorte de cidre hallucinogène, véritable « terreur au goût de miel ». Au sein de ce microcosme coupé du monde, une nostalgie typiquement *eighties* plane, l'une de ses manifestations étant la présence de clubs vidéo louant des cassettes VHS et Betamax.

Nikki Chanson, l'une des deux héroïnes (avec sa compagne Kim) de ce récit haletant, est commise au club vidéo Millenium. Passionnée de films cultes, la jeune femme est intriguée par des graffitis à tendance chamanique. Elle s'aperçoit rapidement que des animaux mutilés voisinent toujours ces inscriptions. Nikki décide alors de mener une enquête personnelle sur ces « meurtres rituels, formant une progression cohérente dans la folie », d'abord épaulée par son amoureuse. Mais les jeunes femmes se disputent et elles poursuivent dès lors leur quête en parallèle : Nikki avec une marionnette pour enfants (les peluches perdent aussi parfois leur tête) et Kim dans les entrelacs de la Grille, réseau élitiste post-internet, qu'elle trafique. Kim, « coureuse des bois virtuels », infiltre la firme de jeux vidéo Vectracom. Pendant qu'elle se livre à cet espionnage, Nikki rêve de forêts vertigineuses et de nature qui périclite ; ces visions fabuleuses donnant lieu à de superbes passages : « La fée de ce bois mourant est une danseuse qui esquisse des paysages sur le délié de ses mains. »

Ces forêts à l'agonie seraient-elles liées à l'imaginaire clandestin, sibyllin, de Montréal, « décor de cinéma interchangeable » ? Pourquoi ces bois oniriques ressurgissent-ils au cœur d'une métropole futuriste décadente, encluse en elle-même tel un théâtre de rêves indigènes ?

Personne ne viendra sauver Montréal

L'imaginaire de Calvo est singulier, très personnel. L'écrivaine convoque dans *Toxoplasma* la poésie et le burlesque, l'aventure et l'onirisme. Tout cela en plus de la science-fiction et du fantastique, qui s'entrelacent parfaitement. Le don de l'auteure pour allier les genres, les atmosphères et les registres langagiers est magistral. À aucun moment l'unité du livre ne chavire. Au contraire, nous sentons que chacun des chapitres a été réfléchi et que Calvo, bien que capable d'envolées poétiques puissantes, modère, *jugule*, ses moyens. L'humour est également bien intégré, malgré le drame ambiant :

– *Oui, mais, est-ce qu'il y a une histoire d'amour ? [...]*

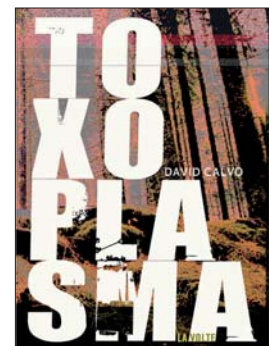
– *Ah mais bien sûr monsieur. Il faut beaucoup d'amour pour faire exploser une tête.*

Par conséquent, les dialogues sont vifs et rythmés, crédibles si ce n'était de la présence de « putain », « connard » et autres « à la con » en guise de jurons dans la bouche de presque tous les protagonistes québécois (ce que je pardonne à l'écrivaine d'origine marseillaise).

L'ensemble de *Toxoplasma* est porté par un mouvement inné, naturel, et une langue savoureuse. L'œuvre darde un délicieux regard apocalyptique sur la métropole : « La lente descente dans le chaos continue sous le soleil de plomb, attisée par la pénurie d'eau et l'isolation de l'île. Le continent est en guerre. Personne ne viendra sauver Montréal. »

Sous les arbres endormis

Toxoplasma est un roman particulièrement accompli, au goût de miel – et de fin du monde – persistant, à l'instar de la grume. Une porte d'entrée dans un Montréal chatoyant à la manière de l'œil d'un chat, où les drones se confondent avec les abeilles. En complément, pourquoi ne pas (re)voir *Shivers* de David Cronenberg ? Puis, en programme triple, *Les guerriers du Bronx* suivi des *Rats de Manhattan* ? Car, avouons-le, « au fond de nous, nous voulons cette fin du monde ». ♦



☆☆☆☆

Calvo

Toxoplasma

Clamart (France), La Volte

2017, 384 p., 35,95 \$